

ABBREVIATIONS DES LIVRES DE LA BIBLE

Ct	Cantique des cantiques	Lv	Lévitique
Dt	Deutéronome	Mi	Michée
Ex	Exode	Nb	Nombres
Éz	Ézéchiël	Os	Osée
Gn	Genèse	Pr	Proverbes
Is	Isaïe	Ps	Psaumes
Jb	Job	Qo	Qohélet
Jr	Jérémie	1R	Rois
Lm	Lamentations	Za	Zacharie

Les citations de la Bible sont basées sur la traduction du Rabbinat, Librairie Colbo. Elles sont toutefois souvent modifiées par l'auteur. Pour l'Évangile, la traduction est celle de la Bible de Jérusalem, Éditions du Cerf, 1955.

Catherine Chalier

PRÉSENCE
DE L'ESPOIR

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
« LES DIEUX, LES HOMMES »

ISBN 978-2-02-110473-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Introduction

Quand des souffrances insatiables pèsent sur les hommes, ravageant leurs plus humbles désirs, saccageant leur attente de jours plus clairs, ridiculisant leur entrain à bâtir un avenir et leur goût à exister, fût-ce dans un quotidien sans éclat, l'étranglement de tout espoir arrête bientôt leur temps sur une heure funeste et irrémédiable. Une heure qui ne cesse de se répéter en s'intensifiant, de sonner encore et encore, avec une acuité où déjà l'avenir s'engloutit. Rien de nouveau n'advient jamais si ce n'est cette implacable heure en diverses guises, si ce n'est son écho dans les jours qui se suivent et se ressemblent avec leur incapacité à rendre derechef possible un commencement. Il arrive souvent que, dans une société donnée, les apôtres de l'épuisement et de la désolation se saisissent d'une telle situation, ou en prennent prétexte, pour désavouer avec colère et haine les chantres du futur et tous ceux qui, malgré la haute conscience de ces souffrances, guettent pourtant encore avec soif les traces de l'espoir. Sous la pression du nihilisme, se justifiait-il au regard des cruautés de l'histoire, de la folie meurtrière qui jette les hommes dans des guerres atroces, ou encore de la chute vertigineuse des idéaux dans le marasme de vies pitoyables et mensongères, uniquement avides de jouissances

immédiates et de puissance sur autrui, l'espoir disparaît en effet. Il cède la place à l'orgueil désespéré et à l'entraînement au cynisme des plus forts, mais aussi au piétinement des vaincus, à leur vindicte acrimonieuse et impuissante ou à leur soumission résignée.

Ce tableau est évidemment très partial et injuste. Le désespoir réel de tant et tant de personnes ne vire pas nécessairement à cette abdication. La lucidité devant les souffrances donne aussi très souvent la passion et le courage de lutter contre elles avec, comme on dit, l'énergie du désespoir. Celle-ci se manifestant tant sur le plan des engagements concrets de l'action, privée et collective, que sur celui de la pensée. Mais précisément, si cela arrive, à l'échelle de la vie d'une personne, d'un peuple ou d'une collectivité, peut-on dire qu'il s'agisse de pur désespoir ? Même quand on lutte avec le peu d'armes qu'on a contre un ennemi incomparablement plus puissant que soi, parce que, dit-on, on n'a rien à perdre, comme ce fut par exemple le cas des insurgés du ghetto de Varsovie en 1943, ne garde-t-on pas l'espoir, non de changer la donne, mais de saisir l'infime chance d'une insoumission au destin ? L'espoir de mourir autrement, de guetter chez autrui les signes d'une fraternité toujours là au cœur d'un supplice, ou encore celui de ressentir en soi le frémissement d'un désir de vie plus têtu que la réalité. Fût-ce pour rien au regard du résultat final qui sera nécessairement un impitoyable échec, un surcroît de détresse et la mort, fût-ce seulement pour ceux qui viendront après.

Il ne suffit pas en effet d'entamer un plaidoyer pour l'espoir ou de construire une spéculation intellectuelle qui lui fasse place si l'on se soucie de lutter contre la grande

tentation du « rien » dans les vies. À moins d'être saisie intérieurement par une personne qui y voit l'amorce d'un travail à faire sur elle-même, la force de conviction des raisonnements ou des idées, pour leur compte propre, ne vaut jamais longtemps à l'épreuve des faits qui les contraignent si souvent. C'est pourquoi sans doute les témoins de l'espoir retiennent davantage l'attention que ceux qui spéculent sur lui, surtout lorsque le reflux des enthousiasmes, la soudaine faiblesse d'une sérénité pourtant conquise sur de dures souffrances, ou encore l'effroi face à la déroute ultime s'insinuent en soi. Le contact trop intime avec la démesure d'une lutte, la violence d'une défaite, ou encore le désarroi d'un abandon, peuvent réduire le tempo de l'espoir à presque rien, voire en éteindre la nostalgie. Le désir reflue sur l'instant, la volonté s'engloutit dans l'entropie et les heures, jamais, ne plaident la cause d'autre chose que d'un quotidien sans signification ni orientation. Or, ce ne sont pas des thèses sur l'espoir qui peuvent alors en raviver le germe chez ceux qui déduisent de leurs échecs l'inanité de leurs vies, ou qui se laissent convaincre par la grande agitation insensée qui règne autour d'eux au titre de substitut de l'espoir perdu, abandonné ou trop meurtri pour être encore évoqué. Pourtant, dans ces circonstances qui sont le lot de beaucoup d'êtres humains, durablement ou pas, l'espoir dont semble vivre telle ou telle personne, nonobstant sa lucidité face à la détresse, est parfois un signe qui semble autoriser de percevoir autrement ce qui est et qui paraît sans issue.

Face à elle, c'est parfois alors le pressentiment d'autre chose qui, furtivement, visite celui qui, prêt au pire, se laisse surprendre, relève la tête et s'interroge silencieusement devant l'énigme de cette résistance au désespoir. Certes, il arrive

très souvent qu'il soit soucieux de se défendre et, plutôt que de se laisser entraîner par cette infime nouveauté, il en ridiculise la présence chez celui qui en témoigne. Il affûte ses arguments pour se moquer de l'espoir et entend bien sidérer la dimension de « peut-être » ou de « malgré tout » qui, un instant, l'a séduit. Mais la rencontre du désespéré, de celui qui est revenu de tout ou encore du cynique, avec celui ou celle qui, en dépit de tout ce qui s'y oppose, semble habitée(e) par une clarté invaincue et en vivre simplement, sans la prêcher aux autres, donne – ou redonne – parfois la force de consentir à ce pressentiment d'autre chose. Espérer en effet repose rarement sur un ensemble de raisons, sauf lorsqu'il s'agit d'atteindre un résultat par des moyens précis et par un calcul de ses chances. Mais, plus profondément, espérer c'est s'avancer, en pensée, avec sa sensibilité, en posant des actes et en en témoignant par sa vie, vers une réalité encore imperceptible. Une réalité invisible, ici et maintenant, mais qui, déjà, nous incline à aller vers elle et ouvre, dans notre présent, un espace pour elle. Tel est le pressentiment, ce sentir avant – avant que la « chose » soit là – qui, de façon irréductible à un faisceau de motivations, de justifications ou encore d'explications, ouvre en l'homme une échappée vers autre chose que ce qui est.

Le contenu représentatif précis de l'espoir – une réussite, un bonheur, la fin d'une guerre, l'éradication de la faim dans le monde et la justice pour les opprimés, ou encore l'apaisement de la haine grâce à une politique soucieuse des souffrances, mais aussi la victoire sur une maladie ou sur un ennemi – n'épuise pas la réflexion sur celui-ci. Si c'était le cas, on risquerait, comme le font nombre de philosophes, de réduire l'espoir à une passion parmi d'autres, et de manquer ce qu'il donne à penser, par-delà l'objet qu'il vise.

Cette passion, si cela en est une, diffère en tout cas de celles qu'on subit sans avoir prise sur elles et qui entraînent à des comportements ou à des actes dans lesquels, souvent, on ne se reconnaît pas. La passion revêt alors la forme d'un destin qui emporte, brisant la résistance intime et incitant à s'aliéner aux pires séductions de son imagination. Sa force, perçue comme celle de Vénus dont elle est devenue complètement la proie, détruit ainsi chez Phèdre, dans la tragédie de Racine, toute velléité de résistance, tout espoir de lui échapper, fût-ce par des vœux réitérés. Son égarement et sa fureur, sous le sceau de la fatalité, la possèdent tout entière et, surtout, lui interdisent d'anticiper sur autre chose en quoi consiste précisément l'espoir. La passion, il est vrai, donne aussi l'énergie et l'audace de poser des actes imprévisibles et d'avancer vers des buts censés inatteignables. Sans elle aucune sans doute des œuvres humaines ne serait possible qui sont conquises, jour après jour, contre l'abandon à la frivolité ou contre l'enlèvement dans la répétition. L'espoir lui ressemble alors par son refus persévérant de la résignation à un état de fait, fût-il jugé indépassable par presque tous. Il lui ressemble par son obstination à ne pas ratifier le verdict final de l'échec ou par son engagement déterminé à opposer aux méfaits cuisants de l'injustice et du mépris, un autre horizon possible, quand bien même encore irréprésentable. Ouverture sur ce qui délivre d'une sidération par un présent dont on est captif, au point d'avoir parfois la tentation de s'y abandonner, ou d'en finir au plus vite tant les obstacles pour s'en libérer ou en être libéré semblent insurmontables, l'espoir est tension vers autre chose, au cœur du présent, jusque dans le fiasco de celui-ci. Et si sa force, parfois, surprend celui ou celle qu'elle élit, à l'instant de sa peine ou de son constat amer de l'inévitable, elle n'a pas,

comme chez Phèdre, la teneur fatale d'une aliénation mais tout au contraire celle d'une délivrance. Une délivrance du « soi » abîmé par un excès de souffrances et prêt au renoncement dans le sentiment que toute lutte est vaine et que le temps, décidément, ne laisse plus de marge à l'espoir. Si cette nouvelle émergence de « soi » hors de l'aride prison de la débâcle humaine, parce qu'elle reste difficilement explicable, laisse sceptiques les positivistes et fait sourire avec condescendance les grands désabusés, elle signifie pourtant que, dans sa vérité, souvent cachée à lui-même, ce « soi » respire précisément au rythme de l'inespéré.

Cela ne veut pas dire que ceux qui sont ainsi touchés par la force de l'espoir et se surprennent à envisager autrement leur finitude blessée attendent du temps qui reste la réalisation précise de tel ou tel rêve. Chacun sait trop bien qu'innombrables sont les déceptions en la matière, tant le principe de réalité porte sur des espoirs concrets et quotidiens, tel celui d'une guérison ou d'une rencontre heureuse, une condamnation plus audacieuse que le fait de « remuer ciel et terre » pour parvenir aux fins imaginaires qu'ils laissent entrevoir. Aussi bien s'agit-il avec l'espoir de penser, non seulement les fins particulières qu'il dessine devant soi, au temps futur, mais également et plus fondamentalement, une attitude face au présent : celle qui, jusqu'à l'ultime instant, incite à se laisser visiter par ce qui surprend. Cela n'élimine ni les échecs ni les cruelles déceptions, mais cela permet de pressentir qu'ils ne constituent pas le tout de la réalité. Et si une certaine dose de déraison semble ici indispensable, c'est peut-être parce que la raison, malgré sa grandeur et sa nécessité afin de ne pas encenser des leurres, ne permet pas, à elle seule, de pressentir ainsi.

Mais, objectera-t-on, comme la conscience est toujours conscience *de* quelque chose, selon l'enseignement de la phénoménologie, l'espoir n'est-il pas toujours, lui aussi, espoir *de* quelque chose? Tributaire d'une tension de l'esprit, de l'imagination et de la sensibilité, de tout notre être propre en fait, vers « quelque chose », l'espoir semble en effet s'ajuster aux données de cette thèse. Cependant, fût-il escompté, rêvé, attendu ou promis, l'objet de l'espoir ne consiste jamais en une représentation, qu'elle soit claire ou confuse, qu'elle se donne sur le mode de la perception, du souvenir ou de l'anticipation. Réfléchir à l'espoir c'est surtout penser la possibilité d'une intentionnalité sans corrélat objectif précis, ou encore d'une ouverture de la conscience qui ne peut immobiliser son « objet » ou s'en saisir grâce à la pertinence longuement mûrie d'un concept ou d'une théorie, ou grâce à l'audace et à la délicatesse d'une image poétique. Dire, par exemple, qu'aux temps messianiques « le loup et l'agneau paîtront côte à côte » (Is 65, 24) ne dispose pas à reconnaître la réalisation de cet espoir par les signes précis transmis par cette image. L'objet de l'espoir excède toujours les capacités représentatives d'une personne, fût-elle un prophète, ou d'une collectivité, eût-elle été éduquée par de telles images ou par des théories supposées rendre raison « scientifiquement » d'un espoir en une société juste et pacifique. La réalisation d'un espoir ne s'identifie pas à une reconnaissance de ce qu'on avait anticipé sur le mode conceptuel ou imaginaire, elle comporte toujours une dimension d'excès, de surprise, d'inouï au regard des prétentions représentatives. Mais c'est dès lors pourquoi, loin d'être comblés, bien des hommes se disent déçus quand se réalise « l'objet » de leur attente car, au lieu d'accueillir ce qui vient à eux, ils voudraient que l'espéré corresponde à l'image qu'ils s'en font ou

au concept qu'ils s'en donnent. Il arrive certes que ce qui se concrétise au nom d'un espoir précis en soit une caricature sidérante, virulente et effroyable, comme ce fut le cas avec l'espoir des générations nourries de l'idée qu'une société sans classe devait advenir puisque l'histoire en montrait l'inéluctable avancée. Face à la perversion de tels échecs, la corrosion du désespoir ou le goût pour un cynisme pourfendeur de tous les idéaux et de toutes les attentes risquent alors de se substituer à l'attitude d'espoir elle-même. De façon générale, les critiques de l'espoir sont souvent d'autant plus implacables qu'elles puisent à l'amertume ou à la plainte ressentie face à la cruauté des échecs pour renchérir sur eux en dénigrant, non pas tel ou tel espoir, mais l'espoir lui-même. Elles le regardent à travers le prisme des blessures et des deuils, des déceptions et des démentis que la réalité ne cesse de lui opposer. Mais ce procès instruit à charge contre l'espoir dépend d'une induction qui ne s'interroge pas sur son bien-fondé : celle qui, du constat de l'enlisement d'un espoir précis – représentable par l'imagination ou par le concept –, en vient à porter plainte contre l'espoir lui-même, comme si s'en prévaloir encore, par temps de revers, indiquait une faiblesse et un manque de courage à affronter la dureté du sort humain, ou encore un désir de se tromper et de tromper les autres en leur faisant croire à des mirages plutôt que d'affronter lucidement ce qui est. Soutenir cependant – comme ce sera la thèse de ce livre – que l'espoir noue avec toute vie humaine un lien de facture décisive, un lien que l'on ne peut perdre ou oublier sans se perdre et s'oublier soi-même, surtout aux heures redoutables, lorsqu'on constate que rien de ce qu'on espérait de façon ardente n'est advenu – une délivrance, une guérison, un amour –, implique en effet de penser comment l'espoir

nous habite par-delà les « objets » précis imaginés ou conquis par notre désir. Que la tension très singulière propre à l'espoir soit décrite comme une passion, comme une vertu ou comme une grâce, elle demande de ne pas s'illusionner en croyant qu'il suffit de fixer soi-même ses buts à l'espoir au risque alors de se raidir dans le désespoir parce que rien ou si peu de chose n'est jamais à la mesure exacte de notre attente ou de notre exigence. Mais la tension fondatrice de l'espoir ne vise-t-elle pas plutôt à se laisser surprendre par ce qui vient ? Sans goût de maîtrise ou d'ajustement à soi ? Si l'inespéré vient toujours en « son » heure, c'est en effet à la nôtre d'accueillir la sienne plutôt que de croire vainement qu'il s'adaptera à nos plans afin de nous satisfaire.

L'attitude subjective présupposée par l'espoir ainsi pensé précède donc les données concrètes qu'il vise et n'en dépend pas. La distinction faite par la langue française entre espérance et espoir pourrait d'ailleurs l'éclairer si, par hypothèse, on admet que le vocable « espérance » décrit mieux cette attitude subjective que le mot « espoir ». Mais, quoi qu'il en soit de cette supposition, limitée d'ailleurs au lexique français, cette attitude subjective anticipe, sur un mode non réflexif, très précoce et voué à une longévité insensible aux dénigrement et aux plaintes, la presque totalité des comportements humains : nul enfant ne pourrait parler s'il n'espérait être écouté, nul homme ne serait disposé à l'écouter s'il n'espérait qu'il grandisse et vienne prendre sa place dans la grande généalogie humaine. Nul être humain ne pourrait se lever s'il n'espérait, à certaines minutes de ce jour encore, trouver ou retrouver un éclat infinitésimal de beauté ou de bonté dans sa vie, fût-elle labourée par les chagrins. Cela explique aussi que, si elle ne conduit pas à embrasser une

impassibilité arc-boutée sur une sagesse plus forte que les souffrances et si elle ne fait pas mourir, une vie qui perd tout espoir absolument se transforme parfois en une survie dangereuse, pour soi et pour autrui. Maints exemples dans l'histoire terrible du xx^e siècle le montrent : le soin méticuleux mis par les régimes totalitaires à abolir le plus humble espoir de vie libre a parfois engendré chez ceux qui ne lui résistaient pas – ou plus – une survie encline aux pires méfaits, en tout cynisme et en toute brutalité. Perdre toute clarté intérieure, toute orientation par le clignotement d'un « peut-être » et n'avoir plus foi en rien, livre en effet fréquemment l'homme qui n'en meurt pas à une survie redoutable. On sait que Dante a vu dans les « paroles de couleur sombre¹ » qui contraignent à abandonner définitivement toute espérance le signe même de l'entrée en enfer, mais on sait aussi qu'il arrive que les êtres humains s'enivrent de ces paroles au point de les faire descendre sur terre.

Espérer excède donc toujours les représentations que l'on se fait de ses « objets », représentations imaginaires, rêvées, transcrites en concepts, reçues du passé ou forgées au fil de sa propre vie. C'est bien sûr d'abord à cause des limites humaines, celles de la raison, de l'imagination, de la sensibilité, mais aussi celles de ses forces et de sa puissance d'être, limites propres à toute créature sans exception. Elles impliquent d'apprendre à recevoir avec gratitude ce que nous ne pouvons nous donner à nous-mêmes, de savoir en être surpris et joyeux. L'espoir est en effet à penser et à dire, à éprouver et à transmettre, au cœur de notre finitude

1. *La Divine Comédie, L'Enfer*, trad. Jacqueline Risset, Paris, Garnier-Flammarion, 1992 (1985), p. 41.

indépassable. Mais, plus décisivement encore, si l'attitude subjective de celui qui espère en vérité n'est pas prisonnière de « l'objet » précis qu'il vise ou attend, fût-ce avec angoisse et fièvre, c'est parce qu'il pressent que l'inespéré ne dépend jamais des images qu'on s'en fait. Il vient toujours pour surprendre, mais il ne surprend que celui qui espère. C'est d'ailleurs cette disponibilité, inouïe au regard des grandes souffrances, que les pires exactions forgées par le dépit et la haine des uns s'efforcent de persécuter, souvent de façon maniaque, dans l'âme des autres, quand ils s'escriment à faire de la terre une antichambre de l'enfer.

« Si tu n'espères pas, tu ne rencontreras pas l'inespéré qui est scellé et impénétrable¹ », annonçait déjà Héraclite. Cette célèbre parole garde toute sa force, même dans des contextes culturels, spirituels et historiques, irréductible à celui dont elle provient. Elle enseigne que le sens ultime de l'espoir, par-delà les « objets » particuliers qui habituellement sont les siens, reste toujours l'inespéré. Si les philosophes ont entretenu une longue méfiance envers l'attitude humaine que cette parole présuppose, en préconisant la quête du savoir et de la sagesse pour échapper à l'irrationalité qu'elle leur semblait impliquer, par contraste, les grandes religions issues de la Bible ont trouvé dans la promesse de Dieu le « lieu » de cet inespéré. Ils l'ont longuement médité et, dans leur optique, l'espérance a alors contracté un lien indéfectible avec la mémoire de cette promesse, en dépit du grand désespoir qui monte, semblant invincible à beaucoup, des lourdes et noires pages de l'histoire. Ce qui ne veut pas dire

1. In Jean Brun, *Héraclite ou Le Philosophe de l'Éternel Retour*, Paris, Seghers, 1965, Fragment 18, p. 116.

que l'espoir véritable soit celui d'une consolation ou d'une compensation, voire d'une revanche. Au rebours de cela, cet espoir advient en effet, de façon secrète car réservée à soi seul – sous peine de perversion lors d'une prédication à l'adresse d'autrui – en tous ces instants où, malgré sa détresse propre, le soi humain découvre qu'il peut encore répondre à l'appel de cette mémoire. Cette réponse, fragile et insistante, ne dépend en effet pas d'un mérite propre, elle revêt la couleur de la grâce et du merci. Est-ce pour cela qu'elle laisse parfois pressentir à d'autres que soi, au cœur de leur désarroi, de leur frivolité ou de leur amertume désolée, le souffle de l'inespéré, le souffle de ce qui ne passe pas et qui, en cet instant, advient ?

Première partie

La force du destin

Un monde dominé par la force du destin, que celui-ci prenne la forme de déités inflexibles et obscures qui président à la fortune ou à l'infortune de tous les mortels, ou celle d'une rigoureuse et rationnelle nécessité partout à l'œuvre, se joue de la fronde illusoire de l'espoir. La chaîne qui tient les hommes ne se relâche que pour mieux se resserrer sur sa proie et la brève respiration qu'ils crurent un instant annonciatrice de liberté, lorsqu'ils cessèrent de sentir son joug peser sur eux, se révèle alors avoir surtout contribué à mieux nouer son emprise. Il était écrit que tel homme connaîtrait la gloire puis succomberait soudain sous un poids d'opprobre, qu'un autre passerait comme une ombre sur la terre des vivants sans même laisser le moindre souvenir, ou encore que celui-ci aurait une part de vie brève et pleine d'éclat tandis que celui-la finirait par mourir rassasié de jours. Dans l'optique des pensées du destin, qu'elles s'expriment dans le langage du mythe, de l'épopée ou encore de la tragédie, ou dans celui de la philosophie la plus anxieuse d'argumentation logique serrée et sobre, censée chasser tous les aléas irrationnels et prévenir l'intrusion des affects et des images sur lesquelles ils se projettent, l'espoir humain n'a aucune place. Ou, plus exactement, il constitue une

passion, le plus souvent tenace et violente, issue de l'incapacité humaine à consentir à ce qui est et à la place minimale que chacun occupe dans l'univers. Le désir humain s'arc-boute en effet contre sa défaite, il se perd dans des images forgées par son désarroi ou sa peur, par sa pitié pour lui-même et pour d'autres, mais la fine ligne d'espoir qu'il croit alors percevoir le trompe puisque nul n'a la puissance de conjurer le destin. Lorsqu'on sent que ses propres mains sont liées et que ses propres pieds traînent un lourd boulet, on peut certes chercher à s'évader en rêvant à la minute libératrice qui, croit-on, pourrait encore venir, mais le destin a d'ores et déjà jeté son verdict : il n'y a pas de peut-être, les choses sont décidées et l'attitude subjective des hommes, pas davantage que leurs engagements, n'y changera rien.

Si les philosophies du destin s'opposent à l'espoir, en décrètent la rémanence dans l'esprit humain aussi vaine que source de souffrances accrues, c'est pour mieux convaincre les sages de l'inutilité de toutes les passions – l'espoir étant l'une des plus funestes car il s'adosse à la chimère que les choses pourraient être autrement qu'elles sont – et de la grandeur du consentement. Reposant sur la croyance en une certaine contingence, sur le sentiment que tel individu ou tel peuple a une importance par lui-même, l'espoir méconnaît la nécessité partout à l'œuvre et la pensée que seule compte la totalité de ce qui est, l'homme ne constituant en rien une exception. Le renoncement à l'espoir marquerait donc l'entrée dans la sagesse. Même celui dont le fardeau serait lourd pourrait y parvenir dès lors qu'il cesserait de désirer s'en alléger, dès lors qu'il ferait sa tâche, humble ou grande, dans l'instant qu'il lui est donné de vivre, ici et maintenant, sans espérer ni la changer ni même avoir le temps suffisant pour la conduire à son terme. La dignité humaine

tiendrait uniquement dans cette altière attitude, hautaine face aux illusions de l'espoir et méprisant les plaintes et les prières. Face aux coups du sort qui, soudainement, viennent briser une existence jusqu'alors épargnée par le malheur, il ne resterait qu'à se résigner sans amertume, fièrement, sans rien attendre d'autre et sans même s'enquérir du pourquoi. Tel le loup brutalement attaqué par les hommes dans le poème de Vigny qui regarde ses agresseurs « et, sans daigner savoir comment il a péri,/ refermant ses grands yeux, meurt, sans jeter un cri¹ », un homme se devrait d'imiter ce sublime détachement plutôt que de s'adonner à l'espoir d'une quelconque ultime chance.

Dans cette optique, sévère et presque sans éclipse pour qui vit sous son sceau, l'espoir se fige puisque les jeux sont toujours déjà faits, fussent-ils soustraits à la connaissance humaine incapable de se mesurer vraiment avec la puissance anonyme du destin ou avec l'ordre nécessaire qui régit l'univers. L'idée d'éventualité d'un événement propice à la réalisation de tel désir particulier ou partagé avec d'autres, le sentiment de « pas encore » qui, souvent, retient de succomber au désespoir quand l'adversité s'intensifie, n'ont ici aucun sens. L'espoir en effet, indissociable de la pensée d'un temps futur – même quand il vise l'éternité qui nous soustrait au devenir –, se nourrirait donc de l'illusion que l'avenir pourrait ressembler à ce que l'attente ardente des hommes, voire leur fièvre renouvelée malgré les échecs, mettent si souvent en lui. Dans la tragédie, l'avenir n'est

1. Alfred de Vigny, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » t. 1, 1986, « Les Destinées » (1849), « La Mort du loup », p. 144 et p. 145 : « Gémir, pleurer, prier est également lâche,/ Fais énergiquement ta longue et lourde tâche/ Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,/ Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 104805 ()
Imprimé en France